



Three Figures, 1973, courtesy de l'artiste et de la Cristin Tierney Gallery © Peter Campus 2017

me, myself and who ?

A l'heure d'Instagram et du selfie banalisé, les œuvres vidéo introspectives réalisées par **Peter Campus** dans les années 1970, présentées au Jeu de Paume, redéfinissent étonnamment le rapport du spectateur à son image.

Vous entrez dans la salle et, dans un premier temps, l'œuvre est invisible. Ensuite, vous recevez

brièvement le choc de votre propre image en activant la caméra. Ce sont deux phases voulues. La démarche de l'un des pionniers de l'art vidéo tient tout entière dans ces quelques mots, empreints de la simplicité fulgurante des grandes œuvres

Au seuil des années 1970, l'Américain Peter Campus fait basculer l'image en mouvement dans l'art et la rend autonome dans ses rapports encore complexes au film. Né en 1937, Peter Campus vient pourtant lui-même du cinéma, et c'est même une première expérience de monteur pour l'artiste Joan Jonas qui lui mettra le pied à l'étrier

de l'art contemporain. A travers elle, il commence à fréquenter la scène la plus excitante du New York des années 1960, celle qui se constitue autour de la Judson Memorial Church et où se rencontrent performeurs, danseurs et musiciens d'avant-garde. Là, un noyau dur composé entre autres de Trisha Brown, Lucinda Childs, Yvonne Rainer pour la danse, Terry Riley et La Monte Young pour la musique, réinvente la perception que nous avons tant de notre propre corps que de l'espace

Pour de nombreux artistes, Peter Campus mais aussi Bruce Nauman, Nam June Paik ou Bill Viola, l'expérience est décisive. Comment alors continuer à s'accrocher au format classique du film d'artiste exposé en galerie,

que l'artiste décrète carrément "très barbant (...) à moins d'avoir fumé du shit" ? Ce qui intéresse alors Peter Campus, c'est la caméra sans viseur, c'est-à-dire la caméra de surveillance, permettant d'obtenir une image sans début ni fin, extensive à l'espace-temps de l'exposition. Si personne ne vient, rien ne se passe ; si personne ne regarde dans l'objectif, non plus : "Projetée entre quatre murs, la vidéo accroît la vision – alors que la vision se réduit lorsqu'on colle son œil à la caméra."

Au Jeu de Paume, la magistrale exposition que consacre l'institution parisienne à cet artiste trop rare – et impossible à expérimenter par procuration – nous propulse d'emblée sur la scène. *Kira*, première installation



**si personne
ne vient, rien
ne se passe ;
si personne
ne regarde
dans l'objectif,
non plus**

en circuit fermé de 1971,
braque son œil mécanique
sur l'entrée de l'exposition.
Retransmise en direct
sur un moniteur, l'image
ainsi enregistrée est filtrée
par deux miroirs en rotation
aléatoire. Sans changer
de place, le visiteur se voit
apparaître et disparaître,
tournoyer et se déformer.
Ce principe sera décliné
en de multiples expériences
perceptives, qui donneront
tour à tour l'impression
de (se) voir double, ou
encore d'accéder, le temps
de quelques instants,
à la vision de surplomb
permettant de s'observer
quitter la pièce de dos.

Plus complexes
que le simple reflet tout
en donnant la même
impression d'immédiateté,
ces dispositifs offrent une
expérience psychologique
captivante. Comme devant
un miroir, le regardeur
y fait l'expérience de la
confrontation en temps réel
avec son propre corps.
Mais parce qu'il est filmé, il
n'est pas seulement réfléchi
mais déjà représenté. Entre
soi et le monde, il y a déjà
un filtre, celui de la caméra
vidéo, qui instaure un
infime décalage temporel
– quelques millièmes de
secondes, qui pourtant
permettent de se découvrir
un autre. **Ingrid Luquet-Gad**

Video ergo sum jusqu'au 28 mai
au Jeu de Paume, Paris VIII*